



Dès que les forsythias fleurissent au jardin, le mois de mars arrive enfin !

Je l'aurai tant attendu ce mois printanier, que ses premiers jours me surprendront toujours. Les chatons du noisetier scintillent par-dessus les crocus et les pâquerettes constellent mon gazon arborant de ci de là ce vert tendre qui caractérise le printemps. Ce dernier sera célébré à la fin du mois mais l'ouverture de la truite l'annonce de ce pas.

La perspective de cet événement entraîne inmanquablement une certaine fébrilité chez nous autres pêcheurs. Les moucheurs ne sont pas épargnés. S'ils n'ont pas à se procurer des vers et autres teignes, ils vont vérifier une dernière fois qu'il ne manque rien à leur gilet. Je monterai les jours précédents quelques mouches dont je pressens l'essai en cette précoce saison. Le nettoyage des soies et la vérification des bas de ligne se feront jusqu'à la veille du jour « J ». Car, demain, il s'agira de s'adapter aux circonstances, au temps, au niveau et la turbidité de l'eau, à l'activité des poissons ou au contraire, à la confrontation hélas plus prévisible avec leur froide inactivité.

Je fais l'ouverture à la mouche depuis près de vingt ans. C'est en 1989 que j'ai franchi le pas. De plus en plus passionné par cette technique, je me décidais alors pour la première fois à tenter d'attraper à la mi-mars une truite à la mouche. Les écrits des spécialistes étaient pessimistes, seuls quelques originaux affirmaient qu'il était possible avec cette technique de « tirer son épingle du jeu ». N'y croyant pas vraiment, mais excité par ce nouveau challenge, je partis au bord de la Bruche à Dinsheim, en emportant mon fouet. Mon compagnon d'ouverture, Philippe, l'un de mes apprentis moucheurs, fit de même. Il avait gelé la nuit et l'air était frais en cette matinée. Le vent du nord/ouest eût tôt fait de chasser les dernières brumes et le soleil nous sourit l'après midi. Après avoir capturé une truitelle fario et une arc-en-ciel

portion²² j'attaquais avec appétit le casse-croûte partagé avec Philippe. Je lui annonçais tout excité, que malgré l'eau un peu haute et une technique que je découvrais à peine, j'avais bien l'intention de pêcher à la mouche noyée après nos agapes. Il me répondit que « j'étais fou, mais qu'après tout je pouvais essayer maintenant que je n'étais plus bredouille ». Lui-même ne se sentait pas suffisamment aguerri pour tenter l'aventure et continuerait au ver. Ayant rangé prestement le matériel de pêche au toc, je montais ma canne à mouche et y fixais une imitation de gammare. Ce petit crustacé est bien présent dans la Bruche et constitue une alimentation de base tout au long de l'année pour les truites. N'étant pas très calé en entomologie, je misais sur cette certitude. Après une heure passée à mouiller mon fil et à faire naviguer ma crevette, trop près de la surface car c'est en nymphe aveugle que je pêchais en réalité, le doute l'emportait finalement sur l'espoir. J'étais sur le point d'abandonner. Mais l'incroyable se produisit. Je sentis une tirée dans la ligne tendue vers l'aval. Je ferrais malgré la surprise et les coups de tête d'un poisson se propagèrent dans ma main, dans mon bras et dans tout mon être. J'amenais à l'épuisette une fario sauvage de vingt-quatre centimètres qui me parut absolument magnifique. Et à cet instant précis je jurais que toutes mes ouvertures se feraient dorénavant à la mouche.

22. Portion, de remise, de bassine, de lessiveuse, de pisciculture, sans nageoires, sont quelques-uns des noms donnés par les pêcheurs aux truites, généralement des arc-en-ciel, élevées en pisciculture et déversées à la rivière pour l'occasion.

Je tins cette promesse. Bon an mal an, je prends quelques poissons. Il m'arrive de connaître la bredouille aussi. Mais le plus souvent je tire bel et bien mon épingle du jeu.

Il m'est même arrivé de faire de très belles pêches, comme en 1993, année où j'arborais une abondante chevelure si bouclée qu'on aurait dit des tresses. Deux de mes collègues devenus mes disciples en mouche allaient devenir de bons amis. Nous nous sommes retrouvés à Lutzelhouse avec William, photographe animalier souhaitant faire quelques clichés. Le temps était au beau, l'eau claire. Quelques insectes voletaient de-ci de-là et je me souviens très précisément de l'humeur de l'air, sa douceur, des odeurs ou du bruit de l'eau. Après la séance de photos qui permit à chacun de faire étalage de son style, le traditionnel casse-croûte d'ouverture fut partagé dans la bonne humeur. À quatorze heures, je ne tenais plus en place et décrétais que « la pêche était ouverte, Dieu pour tous et des truites pour chacun... »

Une activité de surface se dessina avec l'apparition des premiers gobages contre les bordures. Les truites étaient sorties de leurs caches et venaient cueillir discrètement les subimagos qui dérivait dans les veines nourricières. C'est de *Baetis Rhodani* qu'il s'agissait ici. Il se trouve que j'en avais dans ma boîte de fort jolies. En pêchant sérieusement je touchai, le temps de l'éclosion, une vingtaine de poissons. Foin de la disette, je ramenai treize truites sauvages à l'épuisette, dont deux très belles pour la saison. Et comme elles approchaient les trente centimètres, je les sacrifiai sereinement.

Philippe se rassura avec la capture de quatre poissons et Alain, qui démarrait dans la discipline, connut l'un de ses premiers échecs. Ce Vosgien, petit par la taille, mais grand par son art, devait largement se rattraper les années suivantes. Nous avons partagé tant de bons moments. Et c'est avec une infinie tristesse que j'appris son décès en décembre 1998.

Philippe m'accompagnait aussi en 1996 et s'en souviendra longtemps. J'avais été sollicité par une équipe de journalistes de France 2 pour le traditionnel reportage sur l'ouverture. Pour une fois l'Alsace était à l'honneur et la Bruche serait l'élue. Les préparatifs avaient été encore plus fiévreux qu'à l'habitude. Il s'agissait de ne pas être ridicule et démontrer un minimum de savoir-faire. Comme de coutume, j'avais vérifié la veille le niveau de la rivière au pont de Molsheim. L'eau était belle, à peine tendue mais bien claire. J'avais maintenant quelques ouvertures au fouet à mon actif et me retrouvais, confiant et étonnamment calme au bord de l'eau en ce samedi matin. Il faisait un soleil radieux mais le vent du nord/est qui succédait à une forte gelée semblait désastreux. Il était dit que le froid aurait le dernier mot en cette journée.

De Molsheim à Urmatt pour une nouvelle fois finir à Lutzelhouse, nous remontions la rivière sous l'objectif de la caméra. Dociles, nous revenions sur nos pas pour refaire un plan. Une vraie complicité s'installa entre nous et j'oubliai rapidement la caméra. Interviews, action au bord de l'eau, puis dans l'eau, exhibition de mouches nouées au bas de ligne, plans lointains ou rapprochés se succédèrent jusqu'à onze heures. Pendant le tournage

aucun poisson ne se laissa convaincre par nos artificielles. Nous étions dépités, même si la prise par un pêcheur du cru d'une portion sous le pont d'Urmatt, sauva de la bredouille le reportage.

L'équipe de tournage étant partie monter son sujet pour le journal de la mi-journée, nous nous installâmes dans l'herbe pour déjeuner. Un excellent vin de Bordeaux réjouit notre palais et notre humeur. Nous ne doutions plus que nous allions à notre tour connaître le bonheur. Et encore une fois la jubilation de l'ouverture jaillit. Joie indescriptible et émotion intense remontant du fond des âges qui me saisit quand la première truite de l'année prend la mouche. Ce fut un festival. Dix truites happèrent mes artificielles, dont huit en vingt minutes. C'était incroyable même, car je touchais sur ma nymphe quatre belles farios à tout juste quatre mètres de mes bottes, et je jure que je les capturai en quatre minutes, sur quatre touches d'affilée en autant de coulées successives. En vingt-cinq ans de pêche à la mouche je n'avais jamais connu une réussite aussi insolente que pendant ces deux cent quarante secondes de rêve.

Ce moment de folie se produisit, qui plus est, sur l'artificielle que j'avais nouée à ma pointe sous l'œil de l'objectif. Cette mouche paraissait attirer les truites comme un aimant. Je les remis à l'eau avec le sentiment du devoir accompli. Même si ce n'était pas devant la caméra, j'avais encore une fois tiré mon épingle du jeu.

Par la suite ce fût avec amusement et fierté que je vis le journal de treize heures.

Après que Bruno Masure eût lancé le sujet sur « l'ouverture par M. Paer », je m'entendais expliquer que la nymphe de fond semblait la meilleure technique au vu des conditions de grand froid et de l'absence d'insectes en surface, alors que l'écran révélait un gros plan sur le gammare que je tenais dans la main. Je n'en revenais toujours pas que sept truites l'avaient avalé successivement.

Et Philippe me direz-vous, pourquoi devait-il s'en souvenir longtemps ?

Ce n'est pas tellement pour sa réussite, car il n'était pas en veine ce jour-là. Mais c'est qu'il avait failli tomber à l'eau où il s'était débattu en gesticulant comme un beau diable. Le reportage s'était amusé de ce pêcheur en perdition. Il en rit de bon cœur. Vous vous doutez bien qu'il ne fut pas le seul.

L'ouverture est si chère à mon cœur qu'il m'est arrivé de la faire dès le premier mars. Non pas en Alsace, mais à Goumois, sur les bords du Doubs. Car, originalité hexagonale, sur le parcours franco-suisse l'ouverture se fait à l'aube de ce mois. C'est une vraie fête, une rencontre traditionnelle des pêcheurs de la région et d'ailleurs, qui se retrouvent à la table du « père Choulet », fondateur des Hôtels Relais St-Pierre, ayant largement contribué au développement du tourisme pêche en France.

J'y retrouvais une grande figure alsacienne de la pêche à la mouche, Marcel Roncari, guide de pêche international et pêcheur phénoménal. Marcel est un habitué du réservoir des Cigognes où je le rencontrais pour la première fois il y a une dizaine d'années. Nous avons

sympathisé, car l'homme est chaleureux et passionné. Quand nous évoquons notre commune passion nous sommes littéralement en communion. C'est un grand professionnel qui a su rester simple et ne se prend pas au sérieux. Pêcher en sa compagnie a été pour moi un grand honneur sur le pré Bourrassin.

Sa technique et son sens de l'eau sont tels qu'il prend du poisson en toutes circonstances. Inventeur d'une variante de la pêche à la nymphe au fil, il n'a de cesse de perfectionner son art.

Et c'est vraiment d'art qu'il s'agit ici. J'ai toujours considéré la pêche à la mouche comme un art. La finesse du matériel, l'élégance du geste se conjuguent avec la beauté des mouches, la complexité des paramètres et l'inventivité technique pour faire du moucheur un véritable artiste. Ce dernier réalise à mes yeux une performance artistique à chaque fois qu'il parvient à attraper un poisson digne de ce nom. C'est d'art vivant dont il s'agit dans lequel chaque artiste s'exprime dans son style personnel. Pour l'un ce sera la tradition, pour l'autre l'innovation, mais tous ont en commun la création. La pêche à la mouche a ceci d'exceptionnel qu'elle est la seule forme artistique qui se renouvelle à chaque parfait lancé, chaque improbable posé, chaque délicate prise ou vibrante remise. Et comme dans tout art, il est des médiocres faiseurs, d'honnêtes amateurs et d'inégalables maîtres. Car il en est qui sont exceptionnels, qui, tels les plus grands peintres ayant brossé les chefs-d'œuvre éternels, passent à la postérité. Marcel est de ceux-là, comme l'ont été, pour ne citer que les Français, Aimé Devaux, Charles Ritz ou Tony Burnand. Comme le sont Henri Bresson, Pascal Cognard, Pierre Miramont et quelques moins illustres noms.

J'ai pu observer Marcel à Goumois. Il ne lance pas sa mouche, il la dépose... Il ne voit pas la touche, il la pressent... Il ne sélectionne pas une imitation, il la définit... Il ne lit pas la rivière, il la connaît par cœur. C'est toute la différence entre un bon pêcheur et un pêcheur hors pair qu'il m'a été donné de voir. À Goumois, où se presse le « gratin » de la pêche française, je saluais en 2004 Grégory Treille. Un autre pêcheur d'exception que ce guide de pêche dynamique avec qui j'avais cheminé trois ans plus tôt dans le parc de *Yellowstone*, sur les sentiers menant à la *Slough Creek*. Je l'avais vu à l'œuvre dans les herbes hautes de cette nature sublime. Lui aussi se faufilait comme une loutre, expédiait avec précision sa minuscule nymphe aux truites cuthroat américaines, et sur un fil arachnéen les trompait, ses yeux clairs brillants de plaisir.

En 2008 c'est Jean-Marc Chignard, directeur de la marque *JMC*, que j'eus le plaisir de saluer à l'auberge du Moulin du Plain. Encore un artiste majeur de notre art. Se retrouver confronté à de telles « peintures » rend plus humble et relativise sa propre performance artistique.

En honnête amateur, je pris moi aussi quelques poissons en ces ouvertures hivernales. La première fois, sous l'averse de neige, je capturai deux belles farios zébrées en mouche sèche, l'une sur CBF, l'autre avec un modèle de March Brown que j'avais spécialement finalisé pour l'occasion. La seconde fois, dans la tempête qui ridait le Doubs, je parvins à capturer un ombre sur une glissette de la nymphe que Marcel avait su m'expliquer.

Mon ami André, journaliste à France 3 Alsace, était là également, qui réalisait pour l'émission *Rund um*²³ un reportage consacré au maître Roncari. André est lui aussi un amateur éclairé de notre art. Il mit ce jour-là sa passion au service de sa profession, et s'en tint, stoïque à la réalisation de son émission. Mais le plus beau souvenir de cette ouverture 2008 reviendra à Jean Marie. Le docteur, comme nous l'appelons amicalement entre nous, l'un de mes plus brillants élèves depuis que je le pris en main en Slovénie, captura devant la caméra un ombre de presque cinquante centimètres. Je ne sais, de la joie de cette prise exceptionnelle ou de la fierté d'avoir dépassé son maître, ce qui contribua le plus à son bonheur. Mais Je peux vous assurer que son regard en était inondé!

La quête de ces moments de bonheur est le ressort du moucheur passionné. L'ouverture représente la libération d'une tension qui a grandi en moi depuis l'automne. L'intensité avec laquelle je vis ce renouveau explique sans doute qu'il constitue à mes yeux chaque nouvelle année, malgré la lente dégradation de nos cours d'eau, l'un des paroxysmes de la saison. Et l'ouverture procure un autre sentiment délicieux. Elle ouvre une nouvelle série de séances au bord de l'eau qui sont autant de promesses. Ainsi, même si elle n'a pas été une réussite, un jour prochain permettra de prendre sa revanche.

23. *Rund um* (expression alsacienne qui peut se traduire par tout autour... de nous) est un magazine de cinq minutes réalisé en dialecte, dont la diffusion par France 3 Alsace connaît un réel succès.

Mon ouverture 2008 a été catastrophique sur la Bruche. Déjà le fait que l'ami André avait dû y renoncer pour cause d'urgence chirurgicale ce samedi matin était un mauvais présage. Cela se confirma rapidement. Un départ tardif à la rivière en raison d'un travail matinal, une eau piquée par la fonte des neiges, des poissons calés, et comme de juste, aucune touche sérieuse à l'amont de Schirmeck, ni pour le « docteur » ni pour moi. De guerre lasse nous avons décidé de nous livrer à un baroud d'honneur sur les grosses truites fario que le comité de Bassin avait immergé en seconde catégorie. Direction Molsheim donc. Peine perdue, l'eau était encore plus haute et franchement brune. J'avais choisi une canne un peu raide, car j'avais misé sur le streamer ce matin-là. Mais après en avoir perdu trois exemplaires dans les branches, j'avais opté pour la mouche noyée. Je tentais donc ma chance à l'aval de la réserve active avec mon habituel train de trois mouches. Et alors que mon attention était attirée par des éclats de voix provenant du *Doner-Kebab* derrière moi, une touche brutale me surprit. La nervosité de mon ferrage provoqua une casse aussi stupide que frustrante. De rage, je changeais encore une fois de technique. Je touchais un second poisson en nymphe au fil, et, par la faute d'un emmêlement de la pointe dans les branches, je le décrochais. J'ai beau être philosophe, il y a des jours, décidément, où rien ne va! Il me fallait vite effacer cette bredouille qui m'avait miné le moral.

J'y retournais quelques jours plus tard, décision subite après trois jours de travail stressant, m'octroyant une après-midi de repos bien mérité. Le temps de rentrer,

de me changer, d'avalier quelques coquillettes avec mon fils tout étonné, déjà je répondais à l'appel de la rivière. Je choisis l'amont de Rothau pour mettre mes mouches à l'eau. Mon coup d'œil à Molsheim m'avait éclairé sur son niveau. Trop fort et trouble. Tant pis, j'y suis. J'avais ressorti ma canne en bambou refendu, spéciale noyée. Avec la douceur qui la caractérise, je ne devrais pas casser bêtement, m'étais-je rassuré en soignant mes nœuds plus qu'à l'habitude. Le ciel était bas et lourd, des averses tombaient froides comme la neige et le vent se voulait décourageant. En plus je n'arrivais pas à oublier mon job. Mais j'y croyais et je voulais me persuader que le sort pourrait m'être favorable. C'est avec un ravissement de gamin que je devinais soudain une touche et amenais à l'épuisette la première truite de l'année. Elle avait happé la sauteuse, à côté d'un rocher que je savais abriter un beau poisson. J'en pris deux autres, dont une truitelle de la longueur de ma main. Je redescendis à Schirmeck et me décidais à faire un dernier essai face à la gendarmerie, sur un plat où j'avais repéré quelques beaux poissons lors de mes virées cyclotouristes.

Je pêchais du haut du mur, la rivière deux mètres en contrebas. Au moment de déployer mon train de mouches dans le courant, je me fis la réflexion qu'il valait mieux ne pas toucher de trop gros poisson, que je ne saurais comment amener à ma portée. Alors que la ligne dérivait dans une veine d'eau que je sentais propice, je ressentis une tirée suivie d'une secousse plus nerveuse.

La touche en deux temps avait été bien absorbée par la souplesse de ma canne. Me contentant de relever légèrement celle-ci, je constatais avec stupéfaction que

deux belles truites s'étaient pendues à mes mouches. Un doublé en mouche noyée, c'est la première fois que cela m'arrivait. Mes soucis étaient loin maintenant. J'étais dans mon élément quand je manœuvrais délicatement ces prises, les fatiguais pour les amener, immobiles, au pied du mur. Mon fil était solide et je devais faire confiance à mes nœuds, qu'intuitivement j'avais confectionnés avec grande attention.

Je remontais la première truite jusqu'à pouvoir la saisir, la détachais d'un mouvement vif et la laissais glisser le long du mur. Elle retomba dans un plouf sonore et, soulagé, je la vis aussitôt remonter le courant. La fario du doublé que je ramena ensuite, paraissait vexée. La mouche était fichée dans une gueule aux dents agressives et son œil était noir. Je m'autorisais à contempler quelques secondes ce beau poisson, couché sur le muret, pointe de lance frémissante sur dalle de granit. Les couleurs chaudes de la canne en bambou et le poisson brillant composaient sur ce fond anthracite, une nature morte bien vivante, dont les contrastes et les lignes avaient touché les cordes les plus sensibles de mon âme.